

Oui, si, en ce jour, l'Angleterre se maintient dans le Nouveau-Monde; si aujourd'hui, nous sommes nous-mêmes *simples spectateurs* d'une lutte qui paraît devoir causer la ruine d'une grande et florissante République, je n'hésite pas à le dire, nous en sommes redevables, en grande partie, à la loyauté d'un Evêque catholique secondé par la loyauté de tout un peuple catholique.

Et quand, vingt-cinq ans plus tard, une guerre plus déplorable encore, quand les secousses d'une guerre civile désolaient la Province, Mgr. Macdonell se montra, comme toujours, au premier rang par sa loyauté. D'abord il s'efforça de prévenir l'orage qui grondait au loin, en engageant à choisir des représentants sincèrement amis de leur pays et de ses véritables intérêts.

Le premier, sans doute, il gémissait sur les nombreux abus qui diminuaient les ressources du pays et mettaient obstacle à ses progrès. Plus que personne il aurait voulu les voir disparaître, mais il pensait que le remède le plus sûr et le plus efficace, se trouverait dans des mesures vraiment constitutionnelles. Après cela, comment se fait-il qu'on trouve encore de vils calomnieux qui osent répéter que les catholiques manquent de loyauté et ne sauraient être des sujets fidèles? La noble et belle conduite de Mgr. Macdonnell, l'empressement de la part de tous les canadiens catholiques à prendre les armes contre l'ennemi de l'Angleterre, leur bravoure à Châteaugay, seront toujours là pour les confondre.

Mais il est temps, M. T. C. F., de vous entretenir du *patriotisme* de ce loyal Evêque, et de vous montrer avec quelle sollicitude infatigable, il veilla sur les intérêts temporels de ses compatriotes; avec quelle sagesse il sut concilier son respect pour le trône avec son amour pour sa patrie, lors même que leurs intérêts semblaient opposés; enfin, par quels sacrifices généreux il eut le bonheur de sauver sa nation d'une ruine totale.

Ici encore, comme le temps qui nous presse me défend une narration complète de ses efforts *patriotiques* qui ne cessèrent qu'avec sa vie, je me contenterai d'attirer votre attention sur cette partie de sa carrière qui précéda sa venue dans le Nouveau-Monde. Je m'arrête d'autant plus volontiers à cette époque, qu'en même temps qu'elle nous fait bien connaître le dévouement de son patriotisme, elle nous rappelle l'histoire de la première colonisation de ce Comté.

Déjà je vous ai entretenu de l'extrême pauvreté des compatriotes de M. Alex. MacDonell dans le Nord de l'Ecosse. Sans entrer ici dans le détail de leur profonde misère, qu'il me suffise de vous dire qu'ils furent à la fois victimes de la disette, de l'insatiable rapacité de maîtres inhumains, et d'une législation injuste et cruelle, qui non-seulement refusait aux faibles tout secours contre l'oppression et la tyrannie, mais encore leur enlevait tout espoir de remède en faisant un crime de l'émigration.

En vain le pasteur fit-il des réclamations; en vain il envoya à la Métropole des députations pour protester contre tant de maux si accablants, tout fut inutile.

Dans cette extrémité, il entreprend lui-même le voyage de Glasgow pour chercher dans cette ville manufacturière de l'emploi pour ses compatriotes et ses ouailles. Enfin, après bien des négociations, il trouve du travail pour environ sept cents ouvriers. Heureux de ce succès, il retourne promptement auprès des siens, les détermine à quitter leurs demeures et à le suivre jusqu'à Glasgow, en leur promettant d'être toujours leur guide et leur consolateur.

Cependant la guerre éclate en Amérique, et la révolution en Europe. Bientôt les grandes maisons de commerce ne trouvant plus de débouché pour leurs marchandises sont contraintes de fermer leurs ateliers, et tandis que nos pauvres écossais se voient exposés, une fois de plus, aux plus rudes assauts de l'adversité, la charité si ingénieuse du digne pasteur est mise à l'épreuve la plus pénible.

Une ressource leur reste encore, c'est de s'emôler dans l'armée et de combattre pour leur pays. Carrière honorable qu'ils auraient embrassée d'autant plus volontiers que la nation se trouvait elle-même menacée dans sa propre existence. Mais une barrière formidable s'oppose à un tel projet, car par une loi, à jamais digne de flétrissure, personne ne pouvait s'enrôler dans le service militaire, sans faire profession publique du protestantisme.

Et ainsi tout catholique qui voulait être soldat devait commencer, par renoncer à sa religion et à renier son Dieu, avant de pouvoir défendre sa patrie! Mais un sacrifice aussi criminel et aussi ignoble révolta le cœur des dignes disciples de M. MacDonell, disposés à perdre mille fois la vie plutôt que de se rendre coupables d'une telle apostasie. Cependant le dévoué et habile pasteur trouva le moyen de faire recevoir ses compatriotes comme soldats et de les faire reconnaître comme catholiques. C'est ainsi que, pour la première fois depuis la révolution religieuse du XVII^e siècle permettez que je le répète, un régiment catholique, en dépit des lois, fut reçu au service de la grande Bretagne.

Que de choses étonnantes peuvent s'accomplir, que de changements pour le bien ou pour le mal peuvent se réaliser, que de révolutions paisibles, mais fécondes et étendues, peuvent s'effectuer par l'énergie et la fermeté d'un seul homme! Parfois il semble qu'une puissance invisible accompagne partout les faibles efforts de l'homme, le douant d'une efficacité magique, d'une force irrésistible. Ainsi voyons-nous M. MacDonell renversant les barrières de l'intolérance religieuse; déracinant des préjugés profonds que plusieurs siècles avaient affermis, et faisant céder les lois-elles-mêmes, forcées de reconnaître leur injustice. Quelques années seulement avant son arrivée à Glasgow, le fanatisme était porté à un tel point qu'une populace furieuse chassa le prêtre catholique de cette ville, et livra l'église aux flammes. Et néanmoins, par sa persévérance à réclamer les droits de la justice, par sa patience invincible à supporter des insultes imméritées, par sa fermeté à repousser l'agression violente, il réussit, malgré les préjugés, malgré les *Lois Pénales*, en vertu desquelles un prêtre était un criminel; il réussit à faire reconnaître et respecter les droits des catholiques; et depuis ce temps-là, notre sainte religion n'a jamais cessé de faire des progrès étonnants dans la cité de Glasgow, jadis, un des plus forts remparts de l'intolérance. De plus, dans l'armée, la religion catholique était proscrite comme un crime que rien ne pouvait expier, et pourtant ici encore les règles de la discipline se relâchèrent de leur sévérité en faveur d'un catholique et d'un prêtre!

Jusqu'à-là M. MacDonell avait fait bien des sacrifices; mais il fallait quelque chose de plus pour satisfaire son patriotisme. Il avait, il est vrai, retiré ses compatriotes de la détresse; il leur avait procuré un travail honorable, et, en dernier lieu, il leur avait ouvert la carrière militaire tout en leur garantissant les droits sacrés de la conscience. Après tant de travaux, beaucoup auraient demandé le repos, auraient abandonné le théâtre de leurs luttes, heureux d'avoir accompli des œuvres qui permettaient un légitime orgueil. Mais M. MacDonell n'était pas homme à faire les choses à demi. Il connaissait l'état précaire du soldat, surtout dans un moment de grand embarras public, et en attendant le licenciement de ses compatriotes, il mûrit un plan pour leur assurer une demeure heureuse et permanente. Après une attente de huit ans, ce jour arriva; et sans délai il demanda pour eux au premier ministre une concession de terres dans cette province. Vers cette même époque, l'Île de la Trinité, aux Antilles, était devenue la propriété de l'Angleterre, et dans le dessein de rendre cette possession plus assurée, le Premier Ministre fit à M. MacDonell les offres les plus flatteuses, si, au lieu de conduire ses hommes en Canada, il voulait les diriger vers l'île nouvellement acquise. Ici encore son patriotisme et son désintéressement lui firent sacrifier ses propres intérêts. Consultant donc plutôt leur santé et leur bien-être que ses avantages personnels, il ne voulut pas accepter l'offre du Ministre; et, après des demandes répétées, il obtint pour les Officiers de son Régiment des lots de terre en proportion avec leur rang; et pour chaque simple soldat un lot de deux cents arpents. La plupart acceptèrent volontiers cette offre avantageuse, et se fixèrent dans les comtés de Glengarry, Stormont et Prescott, où un grand nombre de leurs descendants se trouvent encore aujourd'hui, jouissant d'une honnête aisance.

Mes frères, le souvenir de ces événements et de ce patriotisme catholique, si éclairé, si dévoué, et pourtant si modeste, me remplit l'esprit et le cœur de pensées et de sentiments trop profonds pour que la parole puisse les exprimer. En contemplant d'un côté,